



David Le Breton

Marcher.
*Éloge des chemins
et de la lenteur*

Paris, **Métailié** 2012, 170 p., 9 €

Ce très bel essai pourrait paraître comme la promenade d'un brillant homme de culture, sensible, psychologue, sociologue, qui a compulsé la meilleure littérature écrite à propos des chemins¹. Mais il y a tant de vécu, de souvenirs de fatigues, d'enchantements paysagers, de fulgurances dans les champs de la topographie intime (qui va des eaux mancelles jusqu'à la lune des déserts américains et aux chouettes forestières d'Alsace), que le discours emporte la conviction au point d'inciter le lecteur à réellement vagabonder en prenant de bonnes chaussures. La marche à pied, un « art des sens » (p. 51), est prétexte au voyage intérieur, tout comme aux retrouvailles avec le corps et avec les autres. Les géographies intimes du cartographe itinérant se fondent moins sur l'utilité que sur les affini-

tés (p. 43) avec la nature et les compagnons.

La sensation du monde commence avec le physique et le musculaire. On y écoute le pouls de la terre (p. 95) sur des itinéraires jalonnés de désagréments : rats sous les châtaigniers, chauves-souris dans les grottes, chiens (que n'aiment pas les facteurs), vipères, hérissons, renardeaux... Cependant, l'enchantement l'emporte, pour peu que l'on soit disponible à ce qui advient au cours du voyage : une émotion, une rencontre, un paysage surprenant.

Un paysage est une superposition d'écrans ou plutôt de profondeurs à la fois visuelles, sonores, tactiles, olfactives, chaque sens se mêlant aux autres (p. 71).

La flânerie reste inféconde tant qu'on n'a pas la tête près des pieds. D'où le mélange agréable du florilège littéraire et du récit de vie. Le randonneur par plaisir comble ses loisirs, mais peut aussi se reposer du travail intellectuel. Le Breton pêche

1. Sur la marche, voir aussi les livres de Frédéric Gros, *Marcher, une philosophie* et *Petite Bibliothèque du marcheur*, Paris, Flammarion, coll. « Champs essais », 2011.

la carpe, use ses brodequins, écrit des romans, professe à l'université de Strasbourg et ailleurs. Afin de mieux cheminer, il ne lui est pas interdit de découvrir, d'abord dans la lecture, les variétés de l'environnement et les chemins du sens. Il rêve comme Jean-Jacques, le promeneur solitaire, monte avec l'âne de Stevenson dans les Cévennes, bat la semelle derrière Nicolas Bouvier ou Victor Segalen, découvre les harmonies intérieures de la ville de Pierre Sansot.

Quiconque suit le parcours de l'auteur s'enrichit nécessairement de ses évocations : les épreuves des sherpas, les illuminations des nuits de Capri, les harmonies d'estampe des câlines nuits de Chine. Tout s'efface de la pénibilité du trajet et du désagrément des bottes. L'auteur en marche dit certes les soucis : humidité, averse, neige, orage, froid, pierres... mais continue avec Proust

du côté de Guermantes. Lui, Manseau, a vécu au bord de l'Huisne avec ses barques et ses chemins de l'école. Son écriture demeure légère et fleurie, même à propos de la Patagonie. L'argumentation n'est pas à suivre avec rigueur, mais à gober en promeneur, pour le plaisir de la littérature (par exemple avec Péguy en Beauce) et pour occuper le temps. Il a les médicaments du bonheur pour qu'on ne craigne pas la colique ou la fatigue du voyage en sa compagnie ! Le style se compose d'assertions et d'exemples, généralement courts, qui permettent à chacun de vagabonder selon ses propres idées. Je vous laisse avec... la lune safran et les nuages de velours gris (p. 130), mais je m'étonnerais que votre nuit ne soit pas nouvelle et votre jour illuminé après cette apologie de la marche fatigante et exaltante, lente et réfléchie.

Claude Rivière